

Dès le titre dévoilé de cette ouverture de saison, le décor est planté « cœur vaillant ». Ces mots, dont on sait qu'ils se complètent dans l'expression populaire, de « rien d'impossible », nous renvoie au moyen-âge et à ses traditions, ses enluminures, ses imageries fabuleuses, voire fabulatrices.

A cœur vaillant rien d'impossible donc, et à artistes imprégnés non plus. Dès l'entrée ainsi qu'au dernier étage, **Odette PICAUD**, de son prénom Fanny, nous accueille pour un début de procession iconoclaste, et même païenne, d'étendards ou assemblages d'objets, de poupées, plumes, cheveux, tissus, qui célèbrent la vie mais, pas la création, juste le produit de l'amalgame de diversités réunifiées. Elle donne une unité, une cohérence et un air militant aux produits de sa création. Elle invente de nouvelles idoles, de nouveaux gris-gris pour ouvrir une sarabande plus orgiaque que pieuse.

Au premier étage, trois femmes nous accueillent.

Jot Fau qui par ses sculptures vestimentaires exprime avec clarté un moment, un état d'esprit, un état de blessure ou de renaissance. A l'instar de ceux qui s'habille de noir pour signaler la tristesse endeuillée ou de blanc pour célébrer la lumière, la pureté , voire la chasteté, Jot nous raconte une histoire, sorte de chanson de geste textile, qui traduit des sentiments de tristesse, de colère, d'apaisement, de joie, de renouveau. Elle esquisse ce qui doit être compris, sans en dire plus. C'est l'évidence de l'illustration. Avec une présentation justement de dos et de face, signifiant la fermeture ou l'ouverture au monde.

La même évidence militante se retrouve dans les tapisseries, tissages ou touffetages de **Sam Druant**, qui réécrit la chevalerie au féminin, inversant l'héroïsme mâle et célébrant la femme chasserresse et victorieuse. Cette femme qui n'attend plus son Ulysse en tissant inlassablement son linceul, mais au contraire, devient conquérante, laissant le patriarcat à ses vanités et à ses agressions décidément habituelles.

Dans le même esprit, mais de façon plus énigmatique, **Elodie Antoine** – qui a déjà exposé en 2013 et obtenu le prix du Luxembourg en 2004, donne un côté avenant et attirant à des chevelures d'imaginables, mais définitivement imaginaires princesses. Pas de visage, pas de sourire, ni de la bouche ni des yeux, la forteresse féminine est inaccessible. On chercherait en vain à la séduire. On peut en rêver, mais c'est au risque de la folie. Le travail d'Elodie occupe bien l'espace mais pas plus que chez Sam, le courtisan ne trouvera de chemin sentimental.

Enfin, pour en quelque sorte, relever le gant de la chevalerie poétique, **Daniel Thiry**, célèbre avec force et richesse de traits, de matière, d'évanescence, toute l'importance de la main, de sa puissance, sa douceur, sa capacité créatrice, tendre ou violente, amicale ou guerrière, apaisante ou résolument justicière. Un magnifique travail d'enrichissement de la matière textile. La rugosité devient finesse, le terne s'illumine et l'évocation encourage l'imagination à poursuivre l'histoire, à l'inventer ou à s'en souvenir.

Sous la baguette de Dorothée Van Biesen, commissaire de l'exposition, une symphonie de textures, enchevêtrements, assemblages, évocations qui ouvre une saison que nous vous souhaitons révélatrice.

BP 2/4/22